



Un
Duel de géants polaires
par **LUCIEN ZÉVORE**

La femelle s'étant agrippée au dos du morse, lui travaillait à pleines dents dans le gras de la nuque; et c'était une pitié d'entendre craquer les chairs.

N° 785. (Deuxième série.)

N° 1797 de la collection.

PRIME GRATUITE

A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

La Vie Active

par le Colonel ROYET

RECUEIL UNIQUE
EN SON GENRE



VADE-MECUM
UTILE A TOUS

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

Tous les artifices. — Toutes les initiatives.

Toutes les énergies. — Tous les sports.

en un mot toutes les pratiques de la vie utile.

Cette intéressante prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois souscrit avant la fin de l'année par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du "Journal des Voyages", 146, rue Montmartre, Paris, donnera droit à cette prime gratuite.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.	A cheval et on voiture.
Pour développer sa force	Auto et bicyclette.
Pour utiliser sa force.	Aérostation et aviation.
La santé par l'hygiène.	Tir et chasse Pêche et canotage.
La marche, premier des sports	Incidents et accidents.
Sachons nous débrouiller.	Petits maux, petits remèdes.
Pour savoir se diriger.	Pansement des blessures.
La vie au grand air.	Sachons défendre les autres.
Pour deviner le temps.	Comment on arrête un cheval emballé.
Jomment on campe.	Secours aux asphyxiés et noyés
La cuisine improvisée.	Comment une femme peut se défendre.
A travers champs et bois.	L'art de voyager Souvenirs de voyage.
Le long des rivières.	Comment aller aux colonies.
La mer et la montagne.	Etc.

Les Drames de la banquise



Un Duel de Géants polaires



L'HISTOIRE gagne à être racontée par Gilles Palmec. J'essaierai cependant de la répéter dans le style du narrateur en me réservant le droit d'en polir les expressions plutôt rudes qui donnaient au récit un relief tout de même un peu trop vif.

Quant à vous dire qui est exactement Gilles Palmec, il ne faut pas m'en demander plus long que je n'en sais. Je pense que sa généalogie est assez compliquée. Son père devait être Breton, à en juger par son nom de famille, mais je crois bien me rappeler que sa mère était Danoise, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des ancêtres quelque part du côté du Portugal. Le tout formait chez le descendant actuel un mélange d'accents et d'expressions linguistiques du plus pittoresque effet.

Au physique, un Viking. Mais un Viking modernisé jusqu'à l'usage inclusif du gin et du whisky. Enfin, pour ce qui est de la profession, au moment du moins où je l'ai connu, il était matelot à bord d'un baleinier de Trondjem, et c'est grâce à cela qu'il fut témoin de l'aventure qu'il m'a racontée.

J'ai fait connaissance de Gilles Palmec cet été à Bergen. Il faisait partie d'un groupe de trois hommes qui parlaient français, avec éclat, sur le quai au poisson. Comme les deux autres interlocuteurs

étaient deux matelots allemands, deux quartiers-maîtres du Nassau, alors en rade, cet usage qu'ils faisaient de ma langue maternelle ne laissa pas que de m'étonner. Je trouvai un prétexte pour me mêler à la conversation. On me fit un accueil sympathique. Trois minutes après nous étions attablés dans une *ölhale*, c'est-à-dire une « maison de bière », dans une des petites ruelles avoisinant le port, et là j'eus l'explication du mystère : les matelots allemands étaient deux Alsaciens qui me dirent tout le mal possible du gouvernement impérial... Et Gilles Palmec était Gilles Palmec.

La conversation ne s'éleva pas à de hautes considérations métaphysiques. A propos d'un fiskepudding qu'on nous servit, on parla de choses bonnes à manger, et parce qu'on avait soif on toucha le sujet de la faim. C'est alors que Gilles prit la parole, et ne la lâcha plus.

« La faim, que vous dites? c'est une chose que vous ne connaissez pas, mes bons amis ! Moi, j'ai eu faim, une vraie fois dans ma vie. C'est une chose terrible, et, sans cette affaire des ours et du morse qui sont venus se mettre à se dépecer mutuellement tout exprès pour nous, je ne serais pas là aujourd'hui pour vous en parler.

— Quels ours et quel morse? demandai-je plus intéressé en cela que les deux Alsaciens que le pâté de poisson préoccupait presque exclusivement.

— Plus de deux mille kilos à eux trois de bonne viande grasse, monsieur, me répondit Gilles Palmec. Il faut vous dire que nous étions là-bas à cinquante milles au nord de l'île Jan Mayen, en plein dans la banquise. C'était à la fin de la saison de pêche.

qui avait été plus mauvaise que tout ce qu'on peut imaginer. Alors, nous étions partis, le patron et moi, et Axel Gubrandson aussi, avec les traîneaux de chiens, dans l'espoir de ragrainer en route des bêtes à fourrure ou quelque chose d'approchant... et puis, va te faire fiche, on n'avait rien rencontré du tout, on s'était perdus, on avait mangé le dernier chien depuis trois jours et on râlait la faim, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et on ne s'occupait plus que de chercher la meilleure place où on allait laisser pourrir nos os.

— Il n'y avait donc pas de gibier? dis-je pour témoigner de l'intérêt que j'apportais au récit.

— Rien, monsieur, pas même une sale mouette, et impossible de faire des trous dans la glace pour le poisson ou pour les phoques. On se mourait, monsieur, que je vous dis, et ça allait y être...

— Quand intervinrent les ours?

— Justement, monsieur, les ours et le morse! C'est Gubrandson qui les a vus le premier. Il était sorti de la hutte de neige où nous nous étions réfugiés pour y finir tranquillement, quand le voilà qui rentre avec une tête à l'envers :

« Deux ours, deux ours, grands comme des maisons! qu'il nous crie.

« Laisse-nous donc tranquilles, que le patron lui répond. Si tu en es déjà aux hallucinations de la faim, c'est pas une raison pour déranger le pauvre monde qui a envie de mourir sans bruit... Couche-toi, Axel, et reste là comme nous sans bouger. On souffre moins. »

« Mais l'autre répond :

« Je dis la vérité vraie, je vous jure; viens-t'en voir, toi, Gilles, si je suis fou. »

« Il me tirait par le bras et comme je ne résistais pas fort, il m'amena hors de la hutte, et, ma foi, il n'y avait pas à dire, c'était bien deux ours qui étaient là!

« Seulement, c'était bien plus terrible que s'il n'y avait rien eu du tout, car, dans tout l'espace plat qui nous séparait d'eux, il était impossible de se cacher et on était sûr de les faire détalier bien avant qu'ils soient à portée de nos balles... alors à quoi ça nous servait-il de les regarder?

« — Viens-nous-en, Axel, que je dis à mon tour, c'est un supplice de plus que le bon Dieu nous envoie. Faut pas avoir l'air d'y faire attention! »

« Mais Gubrandson ne voulait pas lâcher d'un pouce :

« — Je reste ici comme un caillou, qu'il me dit. Nous n'irons pas à eux, mais ils viennent à nous. Regarde voir si c'est pas vrai?

« — Des ours attaquer des hommes qui ont des fusils? C'est une chose qu'on n'aurait jamais vue, je lui réponds, cependant il n'y a pas à dire, ils viennent! »

« C'était vrai qu'ils venaient. Ils s'avançaient, comme font tous les ours polaires quand ils marchent sur une proie, en se cachant le nez derrière leurs pattes, parce que c'est le seul point noir qu'on voit dans tout le blanc qui est autour.

« Mais ce n'était pas à nous qu'ils en

avaient : ils chassaient un gibier bien plus important que nous, un grand morse endormi, au bord d'un trou de glace à vingt encâblures d'eux...

« Nous n'avions rien à faire qu'à assister à la chose. La moindre intervention de notre part aurait fait disparaître tout le monde... alors on a été tirer le patron par les pieds et les mains hors de son terrier et il est venu regarder avec nous.

« Ce combat, monsieur! Des hurlements pareils, personne n'en a jamais entendu, pas même ceux-là de la ville qui s'est écroulée quand l'autre en a fait le tour avec sa fanfare (Je crus comprendre que Gilles faisait allusion à la trompette de Josué sous les remparts de Jéricho.) Les ours avaient roulé jusqu'à l'autre, quand ils avaient été à portée mais vous comprenez bien, monsieur, qu'il ne s'est pas laissé faire : si vous aviez deux dents de six pieds de long à chaque coin de la bouche, ça serait pour vous en servir, n'est-il pas vrai? »

J'avouai n'avoir jamais songé à l'éventualité d'une pareille chose. Cela, du reste, importait peu à Gilles, qui reprit :

« Il s'en servait comme de deux pioches pour taper dans la poitrine de l'ours mâle qu'il avait réussi à renverser sous lui. Jamais, vous n'avez vu ouvrir un trou pareil dans de la chair vivante, même si vous avez eu l'occasion d'assister à l'arrivée d'un obus de trente-deux dans un tas d'humanité. Un puits rouge, que c'était, dans quoi on voyait bondir quelque chose de noir qui était le cœur.

« Le morse aurait été vainqueur, monsieur, s'il avait été seul à seul avec le fauve, mais la femelle s'était agrippée à son dos et elle lui travaillait à pleines dents dans le gras de la nuque, à ce point qu'on entendait craquer les chairs, et que Gubrandson, qui est pourtant un homme qui a vu des choses dans sa vie, disait que c'en était une vraie pitié!

« Mais, monsieur, est-ce que c'était vraiment le moment de plaindre les uns ou les autres, je vous le demande! Pensez qu'ils travaillaient pour nous et que, quoi que fût l'issue du combat, il resterait toujours par terre de quoi nous approvisionner pour le restant de nos jours. Et puis, si vous aviez vu Axel un quart d'heure après, quand il s'est jeté à la curée sans qu'on ait pu le retenir, et au risque de tout faire perdre, au milieu des trois bêtes encore vivantes, il était encore plus féroce qu'elles et il faisait avec ses mains une telle besogne que les autres avaient faite avec leurs griffes et leurs dents.

« Il faut vous dire qu'après qu'il eut réglé son affaire au mâle, le morse s'était retourné sur le dos et que l'ourse était venue tomber de tout son poids sur les défenses brandies qui lui étaient entrées dans la gorge. Mais c'était son dernier effort, au morse, et sa vie s'en allait en même temps que celle de ses ennemis...

Que vous dire de plus! Nous terminâmes la boucherie en y mettant toutes nos forces, et j'ai vu de mes yeux mes compagnons boire le sang des proies encore chaudes avec

un appétit qu'ils n'ont jamais eu depuis même devant un verre de brandy bouillant!

« Les deux quartiers-maîtres du *Nassau* se levèrent à ce moment parce que c'était l'heure de revenir à bord.

« Nous sortîmes. Il était à peine dix heures du soir, c'est dire qu'il faisait encore grand jour, mais des feux s'allumaient çà et là aux mâts des navires en rade dans le fjord.

« Nous accompagnâmes les deux marins jusqu'à la baleinière qui les attendait à quai, chargée d'hommes à couler bas. Ils s'éloignèrent en nous souhaitant bonne nuit...

« Un tel déluge de sang, je n'en ai jamais vu de pareil, monsieur, reprit Gilles, pas même le jour où nous avons coupé en deux un narval qui dormait à fleur d'eau, par le travers de Vardø... la mer en était toute rouge... »

C'était une autre histoire qui commençait. Je n'avais pas le loisir de l'entendre. Je donnai les trois coups de sifflet convenus pour que la launch du yacht me vînt chercher...

Elle accourut assez vite pour me permettre d'échapper à l'histoire du narval.

Lucien ZÉVORE.

Les Incidents d'une Conquête

Les Journées néfastes en Tripolitaine

AVEC SON impartialité bien connue, le *Journal des Voyages* se croit obligé de faire la part des choses dans les tristes et lugubres événements qui ont ensanglanté le sol tripolitain.

Les nombreux amis et lecteurs que nous sommes fiers de compter au delà des Alpes nous permettront de rendre hommage à la vaillance des troupes italiennes, tout en constatant qu'elles auraient pu, en certaines circonstances, agir d'une façon plus humaine.

Pour leur défense, il nous faut exposer qu'à la date où se produisirent ces tristes événements, soit dans les tout derniers jours d'octobre, les soldats italiens étaient déjà épuisés par la chaleur, par la résistance prolongée de l'ennemi, et surtout par le manque de sommeil, résultat des fréquentes attaques nocturnes conduites par les Turcs.

Or, tandis que, certaine après-midi, ils repoussaient une attaque générale de l'ennemi, une émeute éclatait dans la ville même, et des Arabes de l'oasis les prenaient à revers.

L'émeute fut rapidement étouffée. Un employé indigène du consulat d'Allemagne, qui avait poignardé dans la rue un officier italien, fut jugé sommairement et fusillé — épisode qu'illustre une de nos photographies.

Mais la révolte de l'oasis ne fut pas aussi facilement écrasée. Pris entre deux feux,

les Italiens durent battre en retraite, en emportant les cadavres de trois cents soldats et de nombreux blessés.

C'est alors qu'ils perdirent toute mesure. Certes, les lois de la guerre autorisaient le général Caneva à faire rechercher les Arabes qui avaient trahissement tiré sur ses troupes, et à les condamner à mort. Personne — sauf les victimes, hélas! — n'aurait pu protester contre une pareille mesure.

Mais il était dit que les innocents payeraient pour les coupables!...

Sur les cent ou cent cinquante Arabes qui avaient tiré sur les derrières des troupes, la plupart s'étaient fait tuer durant la bataille, tandis que les autres avaient rejoint les rangs turcs.

Mais l'officier laissa ses hommes et les prisonniers continuer

deux Arabes, les soldats leur firent signe qu'ils pouvaient s'en aller, qu'ils étaient libres! Libres? Les misérables n'en croyaient



Les deux Arabes fusillés, l'un des soldats s'approcha pour donner le coup de grâce à leurs innocentes victimes.

Et ce fut alors que le général Caneva donna ordre de fusiller tous les Arabes soupçonnés d'avoir porté les armes. Cet ordre fatal devait coûter la vie à des centaines, à des milliers d'innocents...

Il nous est pénible d'évoquer ces journées néfastes. Selon nous, la presse étrangère a eu le tort de parler de ces regrettables massacres, sans présenter la contrepartie. Et c'est ainsi que s'est accréditée la fausse légende que le soldat italien s'était généralement et unanimement conduit comme un barbare.

Non! Il ne convient pas de généraliser! Si l'ordre imprudent d'un général trop pressé a été la cause d'hécatombes inutiles, on pourrait citer à l'actif de nombreux officiers et soldats italiens de beaux actes de générosité!

Cela dit, parlons plus spécialement du cas qu'illustrent deux de nos photographies.

Deux malheureux cultivateurs, capturés dans l'oasis pendant qu'ils se cachaient, épouvantés par la fusillade et par la canonnade, furent conduits à l'orée du désert. Un officier qui commandait le détachement avait donné ordre de les faire interroger par un interprète.

leur chemin. Et ce fut alors que se déroula une scène tragique.

Las de monter la faction autour des

Deux cultivateurs capturés dans l'oasis où ils s'étaient réfugiés.

pas leurs yeux! Et pourtant, si! Les Italiens les exhortaient, de leurs gestes, à prendre la poudre d'escampette!

Alors, lentement, ils s'acheminèrent vers les sables, en dehors des derniers arbustes de la palmeraie...

Soudain, l'un des deux retourna vivement la tête: le bruit d'un fusil qu'on arme l'avait fait tressailler. Il ne se trompait pas!

Ricanant d'une aussi bonne farce, les soldats prenaient pour cibles les deux Arabes, qui tentaient vainement de s'enfuir. Des balles les terrassaient. Puis l'un des soldats s'approcha de leurs corps pantelants pour leur donner le coup de grâce...

Pour l'honneur de la civilisation italienne, déplorons de pareilles « exécutions ».

A. LEBLANC.



LES JOURNÉES NÉFASTES EN TRIPOLITAINE

Accusé d'avoir poignardé dans la rue un officier italien, un havas du consulat d'Allemagne fut exécuté.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

La mission secrète.

Chapitre V

UNE JEUNE FILLE QUI S'ÉVAPORE (Suite.)

Pour expliquer sa présence, Midoulet se prétendit chargé de remettre son fardeau à un certain M. Stephenwill, descendu au Cavour-Hôtel.

Ledit Stephenwill, bien entendu, n'existait que dans l'imagination de l'agent.

Ce qui n'empêcha pas celui-ci de jouer le dépit quand on lui déclara que ce voyageur était inconnu.

« Pas possible. Il m'a bien dit le Cavour. Permettez-moi de l'attendre un peu. Cela me donnera le temps de souffler si je dois faire le tour des hôtels pour rejoindre le propriétaire de cette sata-née malle. »

Bref, le gérant, étourdi par ses lamentations, lui octroya la licence demandée.

Dès lors, l'exécution du plan de l'agent devenait un jeu.

La bouquetière engagée emprunta subrepticement le tablier et la coiffure d'une fille d'étage, éloigna Emmie du lavabo, puis, Sika isolée, elle vint lui annoncer que son père l'attendait au salon, désert à cette heure.

Or, à peine la jeune fille y fut-elle entrée qu'un voile imbibé de chloroforme fut jeté sur sa tête, l'anesthésia complètement.

Le faux commissionnaire l'enferma dans la malle, qu'il recharga aussitôt sur son dos et qu'il emporta au dehors sans que, dans le brouhaha des allées et venues de cet hôtel fréquenté, personne soupçonnât le rapt audacieux qui venait d'avoir lieu.

A cinquante pas, une voiture attendait. Midoulet y déposa son fardeau, y prit place et le véhicule fila vers la montagne.

L'un des coquins aux gages de l'agent avait suivi l'opération des yeux. Il allait choisir le moment opportun pour déposer dans le bureau de l'hôtel la lettre toute préparée, destinée à amener le général Uko en présence du ravisseur de sa fille.

En reprenant conscience, Sika se trouva étendue sur un plateau rocheux, bordant un ravin dont les flancs abrupts étaient hérissés d'une végétation étrange. En arrière les montagnes Calabraises dressaient ainsi qu'un puissant rempart leurs cimes capricieuses vers le ciel nocturne constellé d'étoiles d'or.

Stupéfaite, elle promena autour d'elle des regards effarés, croyant rêver d'abord; mais cette pensée dura peu. Elle était bien éveillée, il lui fallut le reconnaître.

Mais que signifiait cela? Où était-elle? Comment se trouvait-elle? Elle se souvenait de l'hôtel Cavour, et maintenant elle voyait une solitude, la nuit, des rochers!

Bien que brave naturellement, elle se

par ces mots. Mon père est-il averti?

— Il l'est et je l'attends. Reprenez confiance, signorina; votre captivité sera de courte durée! Comme nous avons empêché votre dîner, malgré nous, mais nous n'avions pas le choix du moment, vous voudrez bien accepter celui que je vais vous faire servir. »

Il salua et disparut pour revenir quelques instants après, suivi d'un autre bandit porteur d'une torche et d'un panier. Ce dernier ficha la torche dans une anfractuosité, étala devant Sika une nappe blanche et y déposa les victuailles extraites du panier. A mesure, le chef Ambrosini annonçait ainsi qu'un maître d'hôtel :

« Coquillages de la côte d'Otrante! Perdreau rouge! Fromage de chèvre! Vin d'Aggrigente! »

Son énumération achevée, il conclut :

« Bon appétit, signorina. »

Et les bandits s'éloignèrent.

Tranquillisée, ne les ayant plus sous les yeux, la prisonnière se contraignit à manger les aliments mis à sa disposition; mais elle grignota à peine, son appétit chassé par l'anxiété de sa situation présente.

Machinalement, Sika consulta sa montre, elle eut un cri :

« Neuf heures! Le *Shanghai* prend la mer. »

Sa voix vibrait encore, qu'Ambrosini se dressait devant elle, demandant :

« La signorina manquerait-elle de

quelque chose que nous puissions lui procurer? »

Elle secoua la tête :

« Ce n'est pas cela. Mais le bateau qui nous a amenés à Brindisi, le *Shanghai*, quitte le port à neuf heures! Il est neuf heures. »

La déclaration n'émut pas Ambrosini. Il se prit à rire et lança philosophiquement :

« Eh bien! il partira sans vous, voilà tout! Un malheur pour lui, un bonheur pour nous, autres, pauvres bandits, qui avons si rarement l'occasion d'admirer la beauté. »

Midoulet-Ambrosini souriait agréablement à l'idée du *Shanghai* gagnant le large sans emporter le général Uko et sa fille. Mais une résonnance, lointaine encore, monta du fond du ravin. Le pseudo-bandit se pencha en avant, prêtant l'oreille, et Sika, comprenant qu'il advenait un fait devant l'intéresser, écouta avec attention. Le bruit s'accusait peu à peu. Au bout d'un



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Midoulet s'appuyait sur sa carabine, dans une attitude empruntée à ses souvenirs d'opéra-comique. (P. 44, col. 1.)

sentit saisie d'épouvante. Et malgré elle, la pauvre enfant poussa un cri angoissé que les échos répétèrent lugubrement dans la montagne.

Il eut cependant un autre effet. La vibration n'en était pas éteinte qu'une ombre humaine se détacha d'un rocher et s'approcha à grands pas.

Elle reconnut que c'était un homme de haute taille, vêtu en paysan, mais portant une carabine sur l'épaule.

« La signorina désire? fit-il d'un ton paisible. »

— Savoir où je suis, balbutia Sika surprise par l'étrange apparition.

— Facile. Vous êtes chez les seigneurs de la montagne; mais que la signorina ne s'effraie pas, continua-t-il sur un geste d'effroi de la prisonnière. Ambrosini, le Camorriste, chef du district, a ordonné le respect et la douceur. La signorina doit représenter une belle rançon.

— Une rançon! s'écria Sika rassurée

instant, le doute ne fut plus possible. Une voiture roulait sur le fond rocaillieux du ravin.

Le bandit... d'occasion, comme il se qualifiait lui-même en aparté, modula un léger sifflement. C'était un signal, car l'homme qui tout à l'heure avait apporté le dîner de la captive bondit hors d'un amoncellement de rochers et, la carabine à la main, se planta devant son chef, attendant évidemment ses ordres.

« Je vais à la rencontre de qui arrive, prononça gravement celui-ci. Batisto, veille sur la jeune fille.

— Jusqu'à la mort, capitaine, » répliqua l'interpellé d'un ton dont frissonna la gentille Japonaise.

Elle était d'ailleurs en proie à une émotion violente. Était-ce son père qui occupait la voiture entendue? Venait-il, chargé de la rançon exigée par les ravisseurs et dont elle-même ignorait l'importance? Et puis non, c'était sûrement trop tôt pour que le général eût pu déjà joindre le campement des seigneurs de la montagne.

Cependant Ambrosini s'était enfoncé dans les ténèbres, allant à la rencontre d'Uko, car lui ne doutait pas que ce fût le général en personne.

Il avait raison au surplus. Le Japonais, flanqué de Tibérade et d'Emmie, venait de quitter sa voiture auprès d'un bouquet d'arbres occupant le fond de la coupure rocheuse et gravissait péniblement la pente raide, guidé par le cocher.

Ainsi, les amis de Sika s'élevèrent jusqu'au sommet, suivirent une sente bordée de pins et de lentisques et atteignirent une plate-forme étroite, environnée de rocs éboulés. Là, le faux bandit attendait, appuyé sur sa carabine, dans une attitude empruntée par Midoulet à ses souvenirs d'opéra-comique.

La lune, sortant à cet instant même des nuées qui la voilaient, éclaira en plein la face glabre du personnage.

Et Emmie, stupéfiée par cette apparition d'un homme qu'elle pensait être resté à Marseille, s'écria :

« Encore le voleur ! »

A cette apostrophe inattendue, Midoulet sursauta. Il toisa la fillette avec inquiétude, mais se ressaisissant, il salua le général et désignant Tibérade et sa cousine :

« Je vous attendais seul, signor général. Quels sont les gens qui vous accompagnent ? »

— Des passagers avec lesquels je me suis lié à bord du *Shanghai*. Mais ceci importe peu. Parlons de ce qui m'amène. Quelle rançon désirez-vous ?

— Vous êtes pressé, général. Pas si vite, je vous en prie. Laissez-moi d'abord résumer la situation : mademoiselle votre fille est ma prisonnière. Je puis, à ma convenance, lui donner la liberté... ou la mort. C'est la devise des volontaires de la révolution française, à laquelle les événements m'ont conduit à donner un sens, un peu spécial, conforme aux usages des Abruzzes. Toutefois ne vous bouleversez pas. Si j'ai fixé de façon définitive la rançon de la

signorina, je ne doute pas que vous renoncerez à discuter. De la discussion ne pourrait naître entre nous que la mésentente, et le poignard n'est pas une solution de nature à satisfaire le tendre père que vous êtes. »

Uko frissonna à ces menaçantes paroles.

La rage au cœur, horrifié par son impuissance, Tibérade considérait celui qu'il prenait pour un bandit, avec l'envie de lui sauter à la gorge, de l'étrangler.

Emmie, en proie à une exaspération aussi grande bien que d'une nature autre, grommelait, enflant sa voix grêle de fillette :

« Encore ce brigand !... Encore ce brigand ! Comment nous a-t-il rejoints ? »

Le fait est que pour une petite Parisienne, ignorante des horaires des chemins de fer, la présence de Midoulet, abandonné à Marseille, avait quelque chose de fantastique.

Le général répéta d'un accent préconisant :

« Quelle rançon ? Vous avez dit vrai, je suis un tendre père. Vous pouvez abuser de la situation. Ma fortune pour ma fille. »

Ambrosini s'inclina gracieusement :

« Ah ! général, vous nous croyez trop gourmands.

— Enfin, combien ?

— Votre question m'embarrasse, général !

— En quoi ? Ne l'attendiez-vous pas ?

— Si, si, mais ce que je veux, ce que je veux absolument, ne saurait s'évaluer en espèces. »

Et se penchant vers son interlocuteur stupéfié par l'affirmation, il continua :

« L'on nous juge mal. La Camorra n'est point une société de pillards. Elle contient des gens distingués. Certains même sont affiliés au seul titre de fervents collectionneurs. Je suis de ce nombre. Mon but est de réunir chez moi certaines choses sans valeur aux yeux des ignorants, mais ayant pour moi, qui sait (il appuya sur ces deux mots), un attrait irrésistible.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Vous détenez une page d'histoire.

— Moi ? Je ne comprends pas.

— Je suis là pour vous éclairer, signor général. Et parlant clair je vous dis : Sa Grandeur le mikado vous a fait remettre par l'ambassade nipponne à Paris un pantalon...

— Vous prétendez ?

— Que ce vêtement ultra-diplomatique me sera remis. Je lui réserve une place d'honneur dans mes vitrines. »

Le persiflage de l'agent fut coupé court par cette exclamation d'Emmie :

« Je ne me trompais pas... C'est bien le voleur de pantalons. »

Le pseudo-Ambrosini esquissa un sourire. Cette fois le sens de l'intervention de la fillette lui apparaissait.

Mais le général rappela son attention. Uko bredouillait :

« Le... le pantalon ? le pantalon ? »

— Contre la liberté et la vie de la signorina. Avouez que l'on ne saurait trouver bandits plus accommodants que nous.

— Impossible ! » balbutia Uko, au front

de qui perlaient de grosses gouttes de sueur.

A l'audition de ce mot, Tibérade bondit : « Comment ! clama-t-il. Vous préférez garder le vêtement et condamner M^{lle} Sika ? »

— Hélas ! cet homme réclame la seule chose que je ne puisse donner !

— Mais la vie de votre fille est plus précieuse que le gain d'un pari...

— Non. »

La négation tomba douloureuse, tragique, s'enfonçant dans le crâne de Marcel, ainsi qu'un jet de plomb fondu.

« Vous dites : non ? »

— Je le dis le cœur déchiré.

— Mais vous offriez votre fortune à l'instant.

— Sans doute.

— Eh bien, perdre votre pari, n'est-ce pas renoncer à la richesse ? »

Le général courba la tête et, vaincu par la logique du jeune homme, il murmura :

« C'est aussi perdre l'honneur. »

Du coup Emmie s'exclama :

« C'est trop fort ! »

Tandis que son cousin, trépignant littéralement, rugissait :

« L'honneur ! Ah ! celle-là est bien bonne. L'honneur pour un pari absurde. Et vous croyez que je vais vous laisser sacrifier M^{lle} Sika à un amour-propre inqualifiable ? Vous vous trompez. Seigneur bandit, c'est moi qui vous remettrai le pantalon en question.

— Ce serait un vol. Vous abuseriez d'un dépôt qui vous a été confié.

— Cela m'est bien égal ! J'abuserai du dépôt, et avec enthousiasme encore.

— Alors vous m'aurez tué auparavant ! »

Tibérade se prit la tête à deux mains, totalement hébété par la résistance du Japonais, inexplicable pour lui. Et sans en avoir conscience, il prononça, exprimant ainsi sa pensée :

« Mais cet homme est fou ! »

Ce à quoi Midoulet, qui avait suivi la scène avec un intérêt non dissimulé, répliqua :

« Je comprends, je comprends tout... le pantalon introuvable. Parfaitement... il avait quitté les valises du général pour passer dans celle de monsieur... »

Il parut chercher un nom.

Sans hésiter, le jeune homme répondit : « Marcel Tibérade, docteur en médecine, sciences physiques et droit, lequel donnerait sa vie pour M^{lle} Sika et qui, à plus forte raison, donnera ce pantalon, bien qu'il ne lui appartienne pas.

— Je vous le défends ! » gronda Uko avec une rage désespérée.

Marcel ne parut même pas l'entendre. Il reprit, s'adressant à Midoulet :

« Il est à bord, dans ma valise. Je rejoins la voiture qui nous attend, je me fais conduire au port et je reviens avec l'objet. Il me faut environ une heure à l'aller, autant au retour. Je serai ici à ... »

Le jeune homme tira sa montre de sa poche afin de se livrer au calcul du temps. Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri étranglé :

« Fatalité !

— Qu'est-ce que tu chantes, avec ta fatalité ? » plaisanta Emmie.

Sa gaieté s'évanouit aussitôt, son cousin répliquait :

« Il est dix heures !

— Eh bien ?

— Eh bien, le *Shanghai* est parti depuis une heure. Le pantalon est actuellement au large avec le navire, la cabine et la valise. »

Et tous se regardant, anéantis par ce malencontreux incident, un juron retentit, éveillant les échos des ravins :

« Mille tonnerres ! »

C'était Midoulet qui exprimait son opinion sur l'aventure.

A cette minute, le pantalon que, par ordre de son gouvernement, le général ne devait pas quitter d'un instant, voguait tout seul, abandonné, sans gardien, vers Port-Saïd, la ville européenne-orientale, qui garde l'entrée du canal de Suez.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

MERCURES MODERNES

La

Brigade

des Messenger-Boys

La brigade des jeunes messagers (*Messenger-boys*), créée depuis quelques années à Londres, est l'une des plus curieuses institutions qu'il soit possible de rencontrer et vaut bien qu'on en parle en passant.

Une société s'est formée, il y a quelques années déjà, pour recruter des jeunes gens de quatorze à dix-huit ans d'un caractère et d'une tenue irréprochables qui, vêtus d'un uniforme de teinte discrète et rappelant celui des soldats, font office de commissionnaires.

Ils sont aujourd'hui au nombre de plus d'un millier et il n'est pas de besoins qu'ils ne soient capables de faire avec promptitude et en déployant une rare intelligence.

L'association a dans la métropole, de nombreuses succursales, où les messagers attendent en permanence qu'on les mande d'un coup de téléphone, pour leur faire faire, chez les clients qui engagent leurs services, les tâches les plus variées.

Ils sont tenus à obéir sans murmurer, sans s'étonner de rien, et, bien entendu, sans poser une seule question.

Qu'on leur dise d'emmener les enfants à la promenade, de porter une lettre ou un paquet à destination, d'accompagner des malades, de cirer les bottes, de servir de guides dans la ville, d'adresser des enveloppes, de faire office de valets de chambre ou de domestique à table, qu'on les charge de n'importe quel travail, ils l'exécutent sans sourciller, sans montrer la moindre surprise.

Il y en a même qui ont été au bout du monde sous les prétextes les plus variés, en se conformant aux ordres donnés par des personnes un peu originales, curieuses de voir s'ils s'acquittent bien de leur mission.

Certaines anecdotes curieuses, à ce sujet, valent la peine d'être contées.

Un très riche Anglais, M. Harding Davis, avait fait le pari avec un autre millionnaire,

M. Somers Somerset, qu'en appelant un *messenger-boy* quelconque d'un coup de téléphone, celui-ci irait de suite délivrer les lettres qu'on lui remettrait à certaines personnes habitant Chicago, New-York et Philadelphie et reviendrait à Londres à une date fixée.

Le jeune Jagers, âgé de 14 ans, répondit à l'appel donné et, sans plus de préliminaires, se mit en route. Il accomplit sa tâche avec succès et M. Harding Davis eut le plaisir de gagner son pari.

Jagers, dont l'exploit fut relaté par la presse, fut un moment l'homme du jour à Londres. La reine Victoria, elle-même, intéressée par son équipée, demanda à le voir et lui remit une très belle récompense.

Un autre *messenger-boy*, Hill, du même âge que Jagers, reçut pour mission de remettre de la part de sir Vincent Caillard, directeur de la banque nationale d'Egypte, un magnifique chien collie d'une valeur de 50,000 francs au sultan à Constantinople.

Ici encore, Hill s'acquitta fort bien de sa tâche et excita vivement la curiosité des hauts fonctionnaires turcs.

Fréquemment des voyageurs de marque qui, par inadvertance, ont oublié quelque bagage dans une des villes lointaines qu'ils ont visitées, dépêchent un *messenger-boy* pour l'aller chercher et le rapporter.

Et aujourd'hui, ces hardis petits commissionnaires sont habitués à aller à Londres de New-York et retour, envoyés par des milliardaires en voyage, pour délivrer une lettre ou bien aller chercher tout simplement à leur domicile en Amérique un objet quelconque dont ils ont besoin.

Le colonel Mac Calmont manda un jour un *messenger-boy*, en lui donnant une lettre à délivrer dans le plus bref délai. Le jeune homme regarda l'adresse : la lettre était à destination de Hansard, en Californie.

Deux heures après, le jeune homme était en route pour Liverpool où il prit le premier bateau en partance pour New-York.

Dans cette ville, il prit le train pour la Californie — le trajet à cette époque se faisait en 7 jours — et la lettre fut délivrée à la personne à qui elle était adressée, quelques heures avant que son courrier d'Angleterre lui ait été remis par la poste.

Ces facéties de milliardaires sont naturellement coûteuses, mais du moment que cela les amuse, ils n'y regardent pas à quelques penies près.

Les *messenger-boys* sont fréquemment envoyés à Paris par de grandes maisons de couture ou autres, de Londres pour des assortiments rapides ou par des personnes riches qui les envoient faire certaines commissions pour elles.

Il en est un qui fut dépêché à l'Institut Pasteur par un docteur qui avait un très urgent besoin d'un tube de microbes. Un autre fut chargé à Londres de porter, d'un laboratoire d'essai du gouvernement à un autre, un paquet contenant de la cordite, l'explosif le plus dangereux connu. Porté avec soin et d'une certaine façon, il ne présente aucun danger et le *messenger-boy* avait été dûment prévenu à l'avance du contenu de son paquet.

Les personnes qui l'approchèrent durant le trajet suivi par lui et qu'il mit au courant de la commission dont il était chargé, eurent bien soin, néanmoins, de se tenir à distance respectueuse.

On voit que la brigade des jeunes messagers anglais est l'une des plus curieuses institutions qui existent au monde.

CORNIL BART.

De DAKAR à TOMBOUCTOU

Au Vieux Soudan

par
AUGUSTE TERRIER

II

LA DESCENTE DU NIGER

Nous voici au cours du Niger, descendant de Kouroussa vers Bamako et Tombouctou.

Dans ce premier bief du Niger, nous voyons dans des chalands poussés à la perche. A notre départ de Paris, on nous avait rassuré : « Allez sans crainte ! Il y a beaucoup d'eau cette année en Afrique et vous pourrez facilement naviguer sur les fleuves ! » Ah ! oui ! A notre arrivée à Kouroussa nous trouvons le Niger à peu près dans l'état où la Loire se présente chaque année entre Orléans et Blois : de grands bancs de sable à travers lesquels courent plusieurs bras du fleuve. Nos pauvres chalands ne calaient pas beaucoup. Il n'empêche qu'ils échouent à tout moment dans le sable. C'est une sensation inoubliable ! Déjà la secousse que donne le mouvement de propulsion des perches est désagréable. Mais rien ne l'est plus que le crissement du chaland entrant à toute vitesse dans le sable.

Ils sont très vaillants, nos braves Somonos, qui font ce dur métier ! Dès que l'échouage s'est produit, ils sautent à l'eau et, l'épaulé à la coque, ils poussent et dégagent l'embarcation. Puis ils reprennent la marche à la perche, en chantant des mélodies presque plaintives, auprès desquelles certaines chansons de nos marins bretons, pourtant très tristes, ont la gaieté et l'allant d'une sonnerie de cavalerie. Sur le haut du ruf dans lequel nous travaillons, leur chef, le kountigui, étudie le chenal et les courants, et leur crie d'une voix retentissante : « Quignifé ! Numanfé ! » (A gauche ! A droite !) sans pouvoir éviter les ensablages et les écueils.

Ce sont de forts braves gens, ces Somonos, et il en est qui font ce dur mouvement de la perche de 8 heures du matin à 8 heures du soir, avec un arrêt d'une demi-heure à peine, et tout cela sous l'ardent soleil. Le soir, quelques poignées de riz leur suffisent. Mais quelle joie quand la munificence du voyageur leur fait cadeau d'un mouton ou de quelques bouteilles de tafia ! La récompense doit être aussi rapide que la punition.

Celle-ci d'ailleurs est donnée uniquement sous la forme de la prison. Pourtant, j'en ai entendu conter une qui fut fort originale. Un de ces travailleurs somonos avait été vu dérochant du lait. L'officier qui l'employait fit aussitôt apporter quatre Calebasses pleines de lait. Il lui fait boire la première :

« Ça y a bon ! dit le noir en se pourléchant les babines et sans comprendre le but de cet extraordinaire supplément de ration.

— Bois la seconde !

— Ça, commandant, y a pas bon. Moi y en a gagner colique !

— Bois ! »

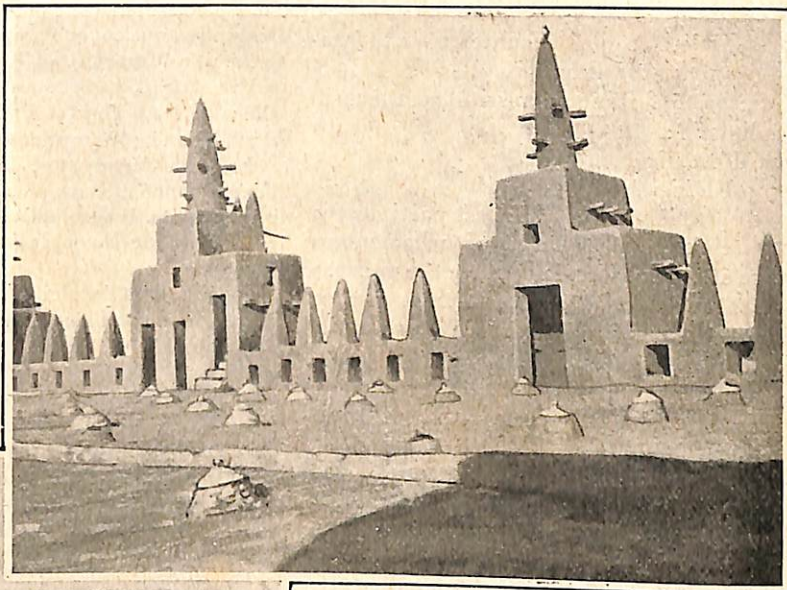
Et le voleur doit s'exécuter, il boit la seconde Calebasse, puis la troisième, puis avec plus d'efforts encore la quatrième, et, pendant le reste de la route, alors que ses camarades mangent le bon et solide couscous de riz, le pauvre diable file à tout moment dans la brousse...

Quignifé ! Numanfé ! Nous voici tout près de Bamako. De plus de deux kilomètres nous

(Voir le n° 784.)

apercevons, à la lunette, le rocher de Koulouba qui domine Bamako et sur lequel est élevé le palais du lieutenant-gouverneur du Haut-Sénégal et Niger. Cette apparition dans cette région reculée est d'une singulière grandeur. Nous l'admirons, quand un sérieux tamponnement bouscule notre chaland : le Niger à Bamako est plein d'écueils et de rochers et notre kountigui n'a pas su résister au courant assez fort. Cinq ou six de ses hommes piquent une tête dans le fleuve, heureusement très bas.

Bamako est le point où le général Borgnis-Desbordes a atteint le Niger en 1882. C'est maintenant une très grande ville ou plutôt elle réunit quatre villes : la ville commerciale ou Bamako proprement dit; la ville administrative, Koulouba, édifiée sur la hauteur d'où l'on a un admirable panorama du Niger; Kati, la ville militaire, et enfin le point G où s'édifie un grand hôpital et qui sera la ville sanitaire. Qu'ils sont loin, les temps où les officiers de Borgnis-Desbordes et d'Archinard plaisaient ce malheureux



Terrasse de Dienné.

soudanais, dont les campagnes ne se comptent plus et qui avait été l'année dernière au nombre de ceux qui étaient de service à l'Exposition de Bruxelles. Nous y avions déjeuné avec ce brave et ses camarades sur l'invitation du colonel Gouraud et, plaisamment, sans y croire alors, nous lui avions donné rendez-vous à Ségou pour l'hiver suivant. Il semble moins étonné que nous de la rencontre et il nous retrace avec



Pêcheurs sur le Niger.

village formé du poste militaire, de cases indigènes et du cimetière ! Bamako sera bientôt l'une des plus grandes villes de l'Afrique occidentale !

¶

« Bonjour, m'sieu, comment va ton femme ? » Cet accueil inattendu nous est fait à Ségou-Sikoro par un garde-cercle portant fièrement la médaille militaire. C'est un ancien spahi

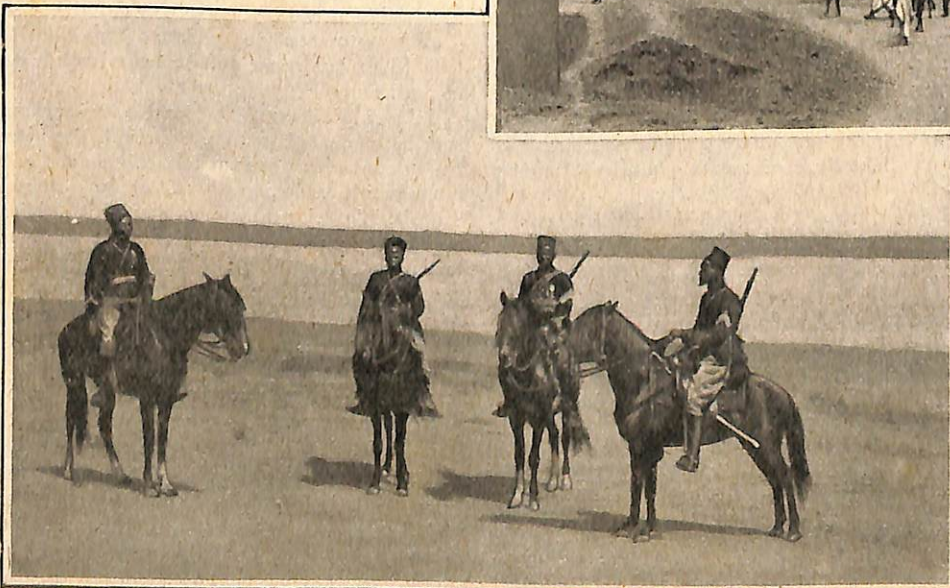


Une rue de Dienné.

le plus vif enthousiasme les merveilles qu'il a vues à Bruxelles et à Paris.

Quels récits il a faits à son retour ! Certainement, il vaut mieux ne pas amener trop de noirs en France : ils s'y corrompent, y prennent nos vices. Mais quelques sujets bien choisis et bien surveillés sont au contraire d'excellents agents de propagande. Notre ami Georges François, qui a si bien réglé l'Exposition de l'A. O. F. à Bruxelles, y a pris garde. Il faut le féliciter.

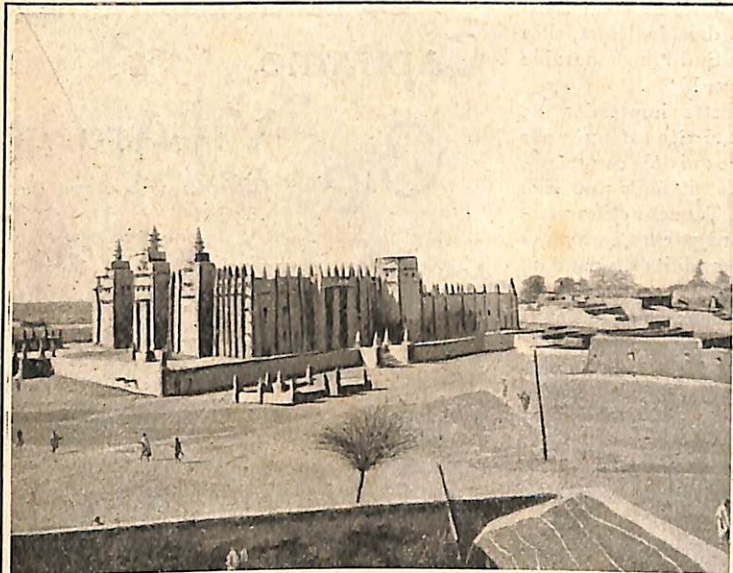
Les bons noirs de Ségou ont pu vérifier l'exactitude des récits de notre ami le garde-cercle, tout au moins par le cinématographe. Car vous pensez bien que cette merveille moderne a pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique. A Conakry, c'est au cinéma Dubot que se retrouvent chaque soir les élégantes et les mondains. Un de nos compatriotes a eu l'idée d'aller donner des représentations dans les villages du Soudan et jusqu'à Tombouctou.



AU VIEUX SOUDAN — DE DAKAR A TOMBOUCTOU

Gardes-Cercles du Soudan.

(Photographies communiquées par le Gouverneur général Ponty).



AU VIEUX SOUDAN — DE DAKAR A TOMBOUCTOU

La grande mosquée de Dienné. — La mare du jardin de Tombouctou. — Sur le Niger. — Le monument Aube, à Tombouctou. — Les Somonos du Niger. — La grande place de Tombouctou.

Gros succès, vous le devinez aisément ! Le public noir ne pouvait se défendre de commenter les films à haute voix. A une scène de Robert-Houdin quelconque représentant une danseuse qui se change soudain en un grand papillon : « Papillon comme ça, cria un enthousiaste, moi y en a pas vu, même en tornade ! » Car le temps des tornades est là-bas fertile en papillons. Un film représentait un ouvrier s'adonnant à l'alcoolisme et abandonnant sa famille et quand la main du juge s'abat sur lui : « Ça y a bon ! Mieux ça vaut rester avec ton femme et tes gosses ! » Mais le plus sensationnel fut le film, bien connu de tous nos lecteurs, et qui représente un train rapide arrivant à toute vitesse dans une gare : l'effet fut général, à l'arrivée de la locomotive, tous les spectateurs noirs, épouvantés, se levèrent de leurs bancs et se précipitèrent contre les murs de la salle pour n'être pas écrasés !


Dienné et Tombouctou, les deux perles de l'Afrique occidentale, quelle nouvelle profanation ! C'est en bateau à vapeur que nous y arrivons. Une excellente vedette, très rapide et confortable, nous y amène et, en vérité, quand nous nous rappelons tout ce que ce nom de Tombouctou avait de lointain, de mystérieux et presque de redoutable pour notre imagination d'écolier, nous craignons une désillusion d'y parvenir ainsi. Mais, quand, au milieu de la route qui conduit du port de Kabara à Tombouctou, un peu après avoir visité le monument rappelant la mort tragique de l'enseigne Aube, nous apercevons soudain l'immense panorama du Sahara, au centre duquel Tombouctou étend la blancheur de ses murs et l'élégance de ses mosquées, l'impression demeure forte, entière, saisissante et même le touriste ressent un peu de cette émotion qui étreignait jadis les cara-

vanes sahariennes quand, après de longs mois de souffrances et de périls dans le désert, elles apercevaient enfin dans le Sud l'incomparable reine du Sahara et du Niger !

Pourquoi faut-il que cette impression de grandeur et de beauté soit si vite atténuée par la certitude de la décadence qui déjà commence à ruiner Tombouctou ? C'était jadis une ville commerçante, où le sel de Taodeni et les marchandises amenées du Nord par les caravanes s'échangeaient contre les produits du Soudan. Le commerce transsaharien est mort, car les chemins de fer et les transports par le fleuve l'ont tué. Tombouctou va décliner.

Et c'est une grande tristesse. Car nulle ville n'évoque des souvenirs plus glorieux et plus anciens. Nous avons pieusement fait la visite du cimetière français : là, c'est à chaque tombe l'évocation de quelque haut fait d'armes : le massacre de la colonne Bonnier à Tacouba, l'héroïque mort du lieutenant de Chevigné et des spahis de Rhergo, celle du capitaine Grosdemange qui, blessé grièvement au combat d'Achorat, continua de commander, assis par terre, jusqu'à ce qu'une autre balle vint l'achever, etc. Nous retrouvons là des amis personnels qui nous furent chers...

Nous avons admiré Tombouctou et ses quartiers pittoresques, ses rues si animées, sa population active et bigarrée, ses mosquées célèbres. Mais le souvenir qui nous restera d'elle, c'est celui de ce petit cimetière, brûlé du soleil, où tant de modestes croix disent les noms d'officiers et de soldats trop oubliés à Paris, fraternellement allongés sous le sable, au pied du Fort-Bonnier, où, par cette belle matinée de dimanche, le clairon des tirailleurs a joyeusement salué le drapeau de Bonnier, d'Aube, de Klobb, de Chevigné et de Grosdemange !

(A suivre.)  AUGUSTE TERRIER.

LA BULGARIE PITTORESQUE

Les Légendes et Superstitions

La Bulgarie est un pays où tout le monde est plus ou moins imbu du merveilleux. Les légendes, les coutumes curieuses y abondent. Plusieurs ont déjà été décrites ici, mais nous allons en rapporter quelques-unes qui, quoique moins connues, n'en méritent pas moins qu'on y attache une certaine attention.

Les tremblements de terre sont produits par les soubresauts de colère d'un taureau qui porte la sphère terrestre sur ses cornes. Dans les lacs, il y a des dragons, des nymphes (samovilas), cachés sous les eaux et dont on ne peut s'approcher sans conjuration magique ou signe de croix, pour éviter leur courroux. Comme on le voit, la superstition bulgare est empreinte de croyances catholiques et païennes mêlées. Plus redoutables sont les vampires, les lamies, qui rôdent la nuit autour de la chaumière des paysans pour tuer ceux-ci et se repaître de leur sang.


La célèbre église des Quarante-Martyrs, à Tirnovo, a, comme tous les peuples du centre de l'Europe, sa Dame Blanche. Celle-ci commande à une armée de génies, de gnomes cachés sous les pierres fondamentales du monument ; ils gardent l'entrée de prétendues cavernes immenses où se trouveraient des trésors merveilleux. La nuit de la Fête des Martyrs, la Dame Blanche fait le tour de l'église et allume toutes les lampes. Si, une année, le fantôme n'apparaît pas, c'est qu'il s'est caché pour pleurer, indiquant par là qu'un fléau national est à craindre.

La veille de Noël on prépare des gâteaux qu'on

mangera en rentrant de la messe de minuit. La fête traditionnelle est remplacée par de vieilles pièces de monnaie qui deviennent fétiches. Au beau milieu de la table, il y a un petit tonneau de vin sur lequel a été fiché un cierge allumé. Sur le sol, on a répandu du sable et de la paille. Le sable vient du ruisseau où on est allé le chercher la veille au soir. La paille est pour rappeler celle de l'étable de Bethléem.

Le jour des Rois, on doit aller, au premier chant du coq, puiser de l'eau à la fontaine. Cette eau a la vertu d'effacer les péchés ; elle sert à ondoyer les nouveau-nés et à faire la toilette suprême des défunts. Elle préserve de la grêle et des orages les champs sur lesquels on en asperge quelques gouttes. Sa vertu ne dure qu'un an ; aussi au matin de l'Épiphanie toutes les ménagères sont réunies autour de la fontaine communale.

Un saint particulier à la Bulgarie a nom Triphun. C'est lui qui veille sur la santé des bestiaux. Le jour de sa fête, la fermière sort dans la cour, s'arme d'une hache et frappe avec sur un madrier. Autant de coups qu'il y a de têtes de bétail. Et la femme dit chaque fois : « M'entends-tu, Triphun ? » Les autres membres de la famille répondent de l'intérieur : « Je n'entends rien avant le beurre et le fromage. » Cela ne rime à rien, mais cette cérémonie a pour résultat, paraît-il, de donner un lait abondant aux vaches, aux chèvres et aux brebis, et de conserver aux hôtes de l'étable la vigueur et la santé qu'on peut attendre d'eux.


 René BOISMONT.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Première Partie.  Puebla.

CHAPITRE VI (Suite.)

MISTOUFFLE bondit le premier, il voit que zouaves et volontaires, formés en carré sur la plate-forme, ont repris l'avantage, ils se sont rués sur le cercle d'ennemis qu'ils enserrait et, devenus assiégés, ont repoussé les assiégeants qu'ils précipitent en bas de l'enceinte crénelée.

Le jour baisse, l'horizon est rouge.

Mistoufle distingue, à la lueur du soleil couchant, une forme singulière qui se dresse sur les créneaux : une silhouette de femme, qui, l'épée à la main, excite les Mexicains et semble défier les balles.

« Tonnerre ! hurle-t-il, c'est la gueuse qui a tué Vif-Argent. »

Il fend le groupe des combattants. Il veut l'atteindre. Trouvant dans sa fureur une force surhumaine, il se fraie un passage. Un groupe compact entoure cette femme.

Il se rue. Les hommes tombent devant lui, il est fou de rage.

La Bombe et Chabraque l'ont suivi.

C'est une tuerie féroce : enfin il est à un pas de cette maudite et, sans pitié, il brandit sa baïonnette, mais comme par un tour de passe-passe, la femme est enlevée par ses fidèles et disparaît derrière l'enceinte.

Oh ! il la rejoindra, il la tuera, il sent qu'elle est l'âme de cette suprême trahison et puis il veut venger Vif-Argent.

Il se penche sur le créneau, il voit que ses soldats, avec une agilité surprenante, l'ont amenée en bas de la courtine, elle va lui échapper, il met la carabine à l'épaule, il la tient au bout de son arme.

Mais soudain une clameur retentit.

Les Mexicains qui se trouvaient encore sur la plate-forme s'élancent vers les créneaux pour s'enfuir... on dirait une panique.

Mistoufle n'a pas tiré, il tourne la tête.

Et que voit-il au sommet de la tour ?...

Un homme debout, qui arrache le drapeau mexicain.

Un cri descend de là-haut, vibrant, enthousiaste :

« Vive la France ! »

Et à sa seule silhouette, se profilant sur le ciel, Mistoufle reconnaît le héros...

Vif-Argent ! Vif-Argent vivant ! Ressuscité ! Et qui accomplit à lui seul cet exploit que n'ont pu réaliser les braves entre les braves !

Et à cette vue, les Mexicains, superstitieux, fanatiques, sont pris d'une terreur folle. Ils s'enfuient, sautent de la plate-forme, se brisent et roulent sur les pentes

à pic. Les Français, volontaires et zouaves, ont retrouvé toute leur énergie et déblaient la place.

« Vif-Argent ! Vif-Argent ! »

Le cri monte et grandit.

On le voit là-haut qui a roulé le drapeau autour de lui, puis se penche sur la couronne de la tour, jette un regard au-dessous de lui, semble mesurer la distance qui le sépare du sol, noter les anfractuosités de la pierre.

Et le voilà, qui, s'accrochant des mains, des pieds, aux saillies, aux meurtrières, descend avec une incroyable rapidité.

Il atteint la plate-forme.

C'est lui, c'est bien lui !

Mistoufle court à lui, se jette dans ses bras.

« Sauvé ! Vivant !... Mon frère, mon maître ! »

Vif-Argent l'embrasse à pleines lèvres, puis il regarde autour de lui et voit les corps épars.

« Hélas ! dit-il, je suis arrivé trop tard.

— Non ! puisque nous avons exécuté, grâce à vous, les ordres reçus. »

La Bombe est auprès d'eux, piteux, embarrassé :

« Capitaine Vif-Argent, dit-il en grommelant, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

— Et pourquoi pas ?

— Ah ! voilà, fait Mistoufle, c'est que nous nous étions un peu chamaillés à cause de vous...

— Et que je vous demande pardon des sottises que j'ai dites, complète La Bombe.

— Vous avez bien combattu pour la France, dit Vif-Argent, je n'ai rien à vous pardonner. »

Il lui serre vigoureusement la main.

Tous les entourent, les volontaires enthousiastes d'avoir retrouvé leur chef, les zouaves curieux d'approcher l'homme dont ils connaissent le nom et qui vient de justifier sa réputation par une incroyable prouesse.

Et un seul cri jaillit de toutes les poitrines :

« Vive Vif-Argent ! »

Maintenant il faut revenir au camp, emporter les morts et les blessés.

Ils se comptent. Sur cent cinquante, dix sont morts, trente-deux blessés. Le cortège se forme, précédé d'une avant-garde à la tête de laquelle marche le capitaine, ayant à ses côtés Mistoufle et La Bombe.

La voie semble libre, l'ennemi a décidément lâché pied de ce côté. On est redescendu sur le terrain plat, à peine une demi-heure est nécessaire pour regagner le camp, les civières improvisées vont lentement et la marche est ponctuée par les gémissements des blessés.

On passe sur la lisière d'un petit bois.

Tout à coup, au lointain, une sonnerie de trompettes.

« Au parlementaire ! s'écrie joyeusement Vif-Argent. C'est la capitulation ! Vive la France ! »

Le cri se répète à tous les rangs, même on perçoit les voix affaiblies des blessés.

A ce moment, un coup de feu — un seul — part du bois.

« Mort à Vif-Argent ! » crie une voix stridente, une voix de femme.

Par une sorte d'instinct, la Bombe, qui a entendu le dé clic de l'arme, s'est jeté devant le capitaine.

« Touché ! » clame-t-il en portant la main à son épaule.

Quelques hommes se jettent vers le buisson, mais déjà un cheval, lancé au galop, emporte l'assassin.

« Une femme ! hurle Mistoufle. Toujours elle ! Tirez ! Tirez !

— Non ! ordonne Vif-Argent. Cette malheureuse veut ma mort, je lui donne la vie, on se retrouvera. »

Et la troupe arrive au camp.

CHAPITRE VII

D'où sort Vif-Argent ? — Dans la forêt. — Le canon. — Après quarante-huit heures. — La fille de Pérez. — Arrivera-t-il à temps ? — A bas le drapeau sanglant ! — Vive la France !

On se souvient qu'en s'évadant de l'hacienda de la Hija Alferez, Vif-Argent, brisé par les efforts qu'il avait dû faire pour sortir du carnero, blessé par les flammes de l'incendie auquel il a miraculeusement échappé, a trouvé l'énergie de s'emparer d'un cheval et de se lancer au grand galop sur la route de Puebla.

Mais notre héros a trop présumé de ses forces.

Ses tempes bourdonnent, sa poitrine halète, un nuage obscurcit ses yeux.

Ses mains n'ont plus la force de serrer les rênes. Est-ce la mort qui vient ?

Vif-Argent ne voit plus, ne sait plus, ne sent plus.

Il s'abandonne, il tombe, par bonheur ses pieds ont quitté les étriers, il reste là, étendu, sur la route ; pourtant il fait encore un effort, il se traîne, au hasard, s'accroche à des broussailles, et finalement, dans une touffe d'arbustes qui l'enveloppent tout entier, s'évanouit.

Va-t-il mourir ? Tout son sang a afflué à son cerveau, c'est dans sa tête un tourbillonnement horriblement douloureux.

Qui se mue en des cauchemars atroces...

Des visions incohérentes, sans liaison, qui semblent les évocations d'une imagination de fou, au milieu des battements d'artères, des fulgurations cervicales, des formes fantastiques passent ; la fièvre crée des fantaisies horribles et indéterminées.

Soudain, il semble que se passe une sorte de cristallisation de l'horreur, ces bouillonnements s'apaisent, ces frénésies s'immobilisent : l'hallucination prend une forme plus nette, même si précise qu'elle se fait semblable à la réalité.

Et Vif-Argent se voit prisonnier, impuissant, alors que ses amis, que son drapeau, que la France sont en danger ; il voudrait courir, s'efforcer, lutter ; tous ses membres sont liés, un engourdissement invincible l'alourdit ; c'est le rêve angoissant de la paralysie.

Alors, s'il n'est pas à son poste ! Les Français seront surpris, égorgés, et lui-même sera tenu pour lâche, pour déserteur ; le conseil de guerre, la condamnation, et sa mère qui le saurait frappé du châtiment des soldats indignes.

Et brusquement tout cela s'efface, disparaît. La torpeur est venue, l'enroulement dans le néant.

Combien d'heures a duré cette torture ? Il s'éveille, revient à lui, ne se souvient pas d'abord.

Où est-il ? D'où vient-il ? Quelle est cette forêt qui l'entoure ?

Il lui faut refermer les yeux, reconquérir la force de commander à ses pensées, de reconstituer ses souvenirs.

Mistoufle ! où est Mistoufle ? Ah ! le lasso, le gouffre de mort, l'évasion, la femme fatale, l'incendie !

Où est Mistoufle ? Ah ! le lasso, le gouffre de mort, l'évasion, la femme fatale, l'incendie !

Oui, oui, il se souvient ! Mais en même temps il se rappelle la mission qui lui avait été confiée et dont dépendait le salut du camp.

Ils ne l'ont pas accomplie, car pourquoi douterait-il que Mistoufle ait été lui aussi la victime du guet-apens auquel il n'a échappé que par une sorte de prodige encore incompréhensible ?

Alors les Français ont été surpris, massacrés par sa faute !

Il bondit sur ses pieds, d'abord il chancelle, ses membres sont faibles, ses jambes ont peine à le soutenir.

Allons donc ! Vif-Argent n'est-il plus qu'une femmelette ? Il raidit ses muscles, il contracte ses nerfs, le voilà debout, aspirant à larges poumons les parfums balsamiques de la forêt.

Un bruit lourd et brutal le fait tressaillir.

Le canon ! On se bat là-bas ! Et il n'y est pas !

« Vif-Argent ! se dit-il, justifie ton nom, relève-toi, redresse-toi et va, cours où t'appellent le devoir et l'honneur ! »

Il se lance en avant, matant ses membres qui encore lui résistent, mais il domine cet accablement. Il va, il court, il bondit, il s'oriente, il reconnaît des points par lesquels il est passé. Peu à peu il retrouve sa vigueur, son cerveau s'éclaircit, sa vision se refait nette, ses jambes retrouvent leur souplesse.

Tout à coup il entend une détonation et une balle siffle à son oreille.

Il ne comprend pas tout d'abord, il a oublié qu'il s'est affublé d'un costume mexicain. Une seconde balle. Il crie à pleins poumons :

« France ! France ! »

Des soldats, des Français, se jettent devant lui la baïonnette en avant.

Il parle, il s'explique. Vif-Argent ! Ce sont des chasseurs qui eux aussi connaissent ce nom, mais il n'a pas le temps de s'expliquer.

Il veut, il exige qu'on le conduise tout de suite au quartier de M. de Tucé, qu'on le traite en prisonnier, mais qu'on le mène au chef.

On lui obéit : on l'encadre, et la petite troupe part, au pas gymnastique.

Et enfin, enfin ! il revoit les tentes sur lesquelles flotte le drapeau français. C'est comme une résurrection.

Il oublie tout, son front ensanglanté, ses mains, son cou que le feu a mordus. Il vit, il renaît, il se redresse.

« Commandant, un Mexicain que nous avons surpris sur la route et qui dit être connu de vous. »

M. de Tucé est en proie à de graves préoccupations.

L'espion qui était venu l'avertir de l'importance superstitieuse que les défenseurs de Puebla attachaient au drapeau du 5 mars, a disparu.

Il craint un piège et songe avec angoisse aux braves qu'il a lancés sur le fort Loreto.

A peine s'il tourne la tête. Mais le jeune homme lui dit de sa voix vibrante :

« Commandant, je suis Vif-Arget et je viens me mettre à votre disposition. »

M. de Tucé se lève, regarde celui qui vient de parler et brusquement, écartant les soldats qui le gardent, il le saisit dans ses bras :

« Toi ! Mon enfant !... Vivant !... »

— Vous me croyiez mort, commandant ?

— Il y a quarante-huit heures que tu es parti.

— Avec Mistoufle !... Quarante-huit heures !... Tant que cela ?... Mais lui, mon cher camarade ?...

— Il est revenu, en m'annonçant ta disparition.

— Mais notre mission ?

— Il l'avait accomplie...

— Tout seul ?...

— Puisque tu n'étais pas là...

— Ah ! Le brave enfant ! Et il est arrivé à temps ?

— Les Mexicains ont reçu une terrible leçon, dont ils se souviendront. »

Vif-Arget ressent une émotion si poignante, et à la fois si douce que les larmes montent à ses yeux...

— Mistoufle ! ah ! mon petit copain ! que je te remercie ! mais il ne s'agit pas de nous, commandant. Vous ne m'avez pas cru déserteur, n'est-ce pas ?

M. de Tucé lui tend la main ;

— Est-ce que, si un seul instant cette pensée avait pu me venir, je t'offrirais ma main tout ouverte...

— Oh ! merci, commandant.

— Mais que t'est-il donc arrivé ?

En quelques mots, Vif-Arget lui raconte les sinistres incidents.

« Toute cette machination, ajoute-t-il, est l'œuvre d'une femme mystérieuse qu'on appelle la Hija Alferez. Qui est-elle ? D'où vient la haine furieuse qu'elle porte aux Français ? »

M. de Tucé secoue la tête :

« Oui, j'ai déjà entendu parler de cette créature fantastique que la légende nous montre jeune et gracieuse ; elle est, paraît-il, la fille de Bartolomeo Perez, un des plus fanatiques partisans de Juarez ; on m'a dit, mais je n'ai pu contrôler ce renseignement, que dans une de ces crises trop fréquentes au Mexique, les Français auraient brûlé sa demeure, tué la femme de Perez, c'est-à-dire sa mère à elle. »

« Et qu'elle a juré de venger ce meurtre sur les Français. »

comme pour en chasser les idées qui l'obsèdent, il reprend :

« Mais, commandant, peu importe ce qu'est cette femme... me voilà, vivant, prêt à reprendre ma place dans les rangs de mes compagnons... Où puis-je les retrouver ?... »

— Tu arrives trop tard, dit tristement M. de Tucé.

— Quoi ! Mes amis, mes frères d'armes...

— Ont été envoyés au péril... pour une mission des plus difficiles et des plus dangereuses... »

En quelques phrases, le commandant lui explique l'aventure, la révélation du transfuge, les ordres donnés aux zouaves et aux volontaires.

Vif-Arget est devenu pâle.

« Et je n'étais pas là ! s'écrie-t-il. N'est-ce pas un dés-honneur pour moi que de ne pas me trouver auprès de mes compagnons, alors qu'ils sont allés braver la mort... »

« Commandant, je sollicite de vous une faveur, celle d'aller me faire tuer avec mes amis... »

— Mais, malheureux, tes blessures... ta faiblesse...

— Qu'importe tout cela ? Ces hommes ont confiance en moi... Je sais, je sens que de ne pas me voir à leur tête, c'est déjà pour eux comme un présage de défaite... Je veux aller les rejoindre... Laissez-moi partir... »

M. de Tucé l'attira à lui, lui donna l'accolade et lui dit ce simple mot :

« Va ! »

Prendre les renseignements nécessaires sur la route qu'il faut suivre, sur les abords du fort Loreto, c'est l'affaire d'un instant.

Un vieux sergent lui dit :

« Si je connais le fort Loreto ! Il y a un an, j'y ai laissé toutes mes dents broyées par une balle !... Mais écoute, petit, je sais un secret qui pourra t'être utile... »

Vif-Arget ne perd pas un mot et suit une sorte de plan qu'il trace sur la poussière... C'est informe, mais c'est clair... Et Vif-Arget est parti !...

Oh ! avec quel entrain, quelle ardeur ! A mesure qu'il avance, le bruit de la fusillade arrive jusqu'à lui...

Toute son activité vitale lui revient, c'est bien du vif-argent qui court dans ses veines.

Il arrive au pied du mamelon que couronne le fort. Au fracas des détonations, il devine que le combat est dans toute sa fureur.

Alors il s'oriente, trouve les points de repère que l'ancien lui a indiqués dans



CAPITAINE VIF-ARGENT

Pris d'une terreur folle, les Mexicains s'enfuient, sautent de la plate-forme, se brisent et roulent sur les pentes à pic. (P. 48, col. 3.)

« Elle a organisé à ses frais — car elle est très riche — une compagnie de guerillas et combat à leur tête. »

« Voilà tout ce que je sais ! »

« Elle semble douée du don d'ubiquité... elle paraît, disparaît, se retrouve en vingt lieux divers, infatigable, implacable. »

« On lui attribue même des actes de cruauté auxquels je ne veux pas croire... »

— Et dire, s'écrie Vif-Arget, que j'ai tenu ce monstre à ma merci...

— Pourquoi l'as-tu épargné ? »

Vif-Arget se tait, secoue la tête et dit à mi-voix :

« Je ne sais pas. »

Puis, passant sa main sur son front

Sénégalais à genoux derrière leur tranchée fut ainsi violemment éclairé.

Mais Frisch manœuvra une roue moletée qui donnait l'inclinaison.

Le faisceau, se relevant, balaya la plaine.

Alors, une masse grouillante apparut à 200 mètres au maximum. La blancheur des burnous donnait aux Snoussia l'apparence d'une nuée de fantômes et le mouvement instinctif de leurs bras repliés devant leurs visages, pour préserver les yeux de l'éclat aveuglant du réflecteur, rendait cette illusion plus impressionnante encore.

— Les mitrailleuses... feu ! Les tirailleurs... feu à répétition ! Feu partout !

Le crépitements de la fusillade atteignit en quelques secondes une effrayante intensité. Tous les coups portaient à si courte distance, dans la foule compacte des assaillants, que les rangs s'abattaient les uns sur les autres comme des capucins de cartes.

La masse obliqua vers la gauche pour se rejeter dans l'ombre. Mais le faisceau lumineux les accompagna ; Müller, en effet, monté sur le parapet, avait suivi le mouvement des assaillants et pointait le réflecteur comme un canon-revolver.

— Et ton aéroplane, interrogea brièvement Frisch : tu es paré, n'est-ce pas ?

— Oui, mais j'attends... tiens, regarde... jamais cette bande n'arrivera sur nous.

Tout près d'eux, un des canons cracha un obus à balles. Telle était l'intensité de l'éclairage qu'il sembla aux officiers qu'un sillon sanglant se creusait dans le fouillis ; on le vit se désagréger et, en quelques instants, s'éparpiller dans tous les sens.

— Tu vois, jeta joyeusement Müller, ce n'était pas la peine de songer à nous envoyer.

— Attention, répondit Frisch, attention aux autres faces ! Je suis payé pour me méfier...

Comme les rayons du projecteur abandonnaient l'Ouest pour faire un tour d'horizon, le feu des tirailleurs s'éteignit tout à coup ; la rentrée dans la nuit des cibles vivantes qui venaient d'essuyer cette courte rafale équivalait au plus énergique des commandements de « cessez le feu ».

Le noir, ne voyant rien, ne tirait plus.

Quelques instants à peine s'étaient écoulés que le feu se rallumait sur la face nord ; l'artillerie canonisait violemment des groupes assez lointains que le réflecteur venait de révéler... L'un après l'autre, tous ces objectifs s'évanouirent.

Puis le projecteur fouilla le reste du terrain, sans rien découvrir, et le silence revint.

La tentative d'attaque nocturne avait échoué. La fusillade n'avait pas duré vingt minutes.

A son tour, Paul Harzel, qui n'avait pas quitté l'aéroplane, se hissa sur le parapet, mais Müller le fit vivement descendre et éteignit la lampe, car une nuée de balles venait de siffler à ses oreilles. Comme la veille, les Snoussia, impuissants, prolongeaient leur attaque avortée par une fusil-

lade lointaine ; dès que le projecteur cessa de fonctionner, pourtant, leurs coups s'espacèrent, et bientôt tout retomba dans le silence.

— Nous voilà tranquilles jusqu'au jour, dit Frisch : ils ramassent leurs morts et leurs blessés et ne demandent que la tranquillité pendant cette opération rituelle. Nous pouvons dormir deux heures.

— Le jour n'est pas loin, observa le lieutenant aviateur, et j'ai hâte de le voir poindre pour partir... Il faut que le colonel soit le plus tôt possible au courant de la situation critique : or, assurément, il ne soupçonne pas à quels effectifs vous avez affaire...

— Je serai heureux de te voir partir, moi aussi, dit Frisch. Tu n'oublieras pas les lettres que voici ; il y en a deux pour l'Alsace et j'ai laissé ouverte celle que j'adresse à Mina ; tu la complèteras... toi-même.

— Merci, frère, répondit Müller d'un ton pénétré ; tu ne te doutes pas du bonheur que tu vas donner là-bas, car ton silence peinait profondément ma sœur : « Il me croit laide », m'écrivait-elle.

— Pauvre Mina !... soupira Frisch.

Ce que fut pour les assiégés le reste de la nuit, on se l'imagine sans peine.

Tous étaient convaincus que l'assaut dont on venait d'avoir si aisément raison se renouvellerait, et, plus que tout autre, Frisch en était certain, en raison de la présence d'Oswald, dont il connaissait le sauvagement acharné : le renégat ne voudrait pas laisser échapper sa proie.

— Ce sera pour le point du jour, affirma Frisch à Müller.

Et comme celui-ci, au contraire, se basait sur la rude leçon reçue par les Snoussia au cours de la nuit, pour escompter leur retraite à brève échéance :

— Cette leçon n'a fait qu'exaspérer le bandit qui me cherche, ajouta le commandant du détachement : s'il a un regret, c'est d'avoir fait une tentative nocturne qui ne lui a pas permis de combiner son attaque sur tous les points à la fois ; mais comme les vies humaines ne lui coûtent guère, il voudra prendre sa revanche... Prépare-toi donc à partir dès les premières lueurs du jour, aussitôt que tu pourras t'orienter.

Assis dans un coin de la redoute, adossés au talus, ils causèrent encore quelques instants à voix basse, tandis que le silence régnait en maître sur la plaine.

Puis, sans qu'ils s'en aperçussent l'un et l'autre, le sommeil les terrassa.

Lorsque le lieutenant aviateur, le premier, s'éveilla, une lueur blanchâtre commençait à baigner l'horizon : il se dirigeait vers l'Africain, lorsque Frisch se réveilla, lui aussi, humilié d'avoir été vaincu par la fatigue : il tira sa montre, flamba une allumette, lut 3 heures et pensa : « L'assaut se prépare. »

Il descendit, parcourut les lignes, renouvela une série de consignes destinées à assurer un peu de repos à sa troupe et rejoignit son ami près de l'aéroplane.

Paul Harzel dormait paisiblement, ployé dans son baquet. Müller n'avait pas voulu

le réveiller et procédait aux derniers préparatifs.

Le jour montait ; on commençait à distinguer le terrain à une centaine de mètres en avant des tranchées.

— Pars, insista Frisch, dis au colonel notre position exacte. S'il arrive ce soir, il nous trouvera peut-être encore ; demain il sera trop tard.

Et comme l'aviateur, s'étant rapproché, avait pris les deux mains de son ami :

— Tu as mes lettres, murmura le capitaine ; j'aimerais que tu portes toi-même celle que j'ai griffonnée hier soir pour mes vieux parents, car ils auront besoin de ménagements, à leur âge...

Sa voix se mouilla, imperceptiblement :

— Mon pauvre ami, murmura Müller, ne parle pas ainsi, je t'en prie : tu n'espérerais pas survivre aux convulsions de cette nuit, et voici le soleil !...

Frisch hocha la tête :

— Il est des pressentiments qui ne trompent point, fit-il ; mais sois tranquille, je ferai tout pour les faire mentir. Tu diras au colonel que nous nous sommes bien défendus ; il le verra bien d'abord. Tiens, porte-lui notre drapeau, les Snoussia, du moins, ne l'auront pas.

Et, retournant à sa tente, il en rapporta le pavillon qui avait marqué sur le sol le point d'atterrissage de la veille.

Puis il prêta l'oreille :

— Écoute, fit-il, je ne me trompais guère... les voilà !...

Un coup de feu, puis un second, venaient de claquer, comme des coups de fouet, sur la face nord ; des cris de « aux armes » se croisèrent et, sur la gauche, une mitrailleuse entra en action ; l'ennemi était déjà visible à courte distance sur une des faces.

— Vite, pars ! répéta Frisch pressant, je ne serai tranquille que lorsque je te verrai à bonne hauteur.

Des balles arrivaient, sifflantes, quand elles passaient sans obstacle au-dessus des têtes, bourdonnantes comme des frelons quand elles avaient ricoché sur le sol.

Il en venait de toutes parts : cette fois les Snoussia avaient combiné leur attaque.

Paul Harzel, réveillé en sursaut, s'était précipité sur la manette de mise en mouvement du moteur auxiliaire.

— Et du Bouchet ? demanda le capitaine, où est-il donc ? Il sait qu'il doit embarquer avec vous, puisque vous avez une place disponible ; je le lui ai fait dire.

— Je viens de le voir sur la face ouest avec sa section, observa Nadir l'interprète, qui était accouru.

— Je l'ai prévenu moi-même, ajouta Paul Harzel, d'avoir à s'installer d'avance auprès de nous. J'ai vu sa blessure : la balle qu'il a dans la cuisse le fait horriblement souffrir et tout le membre est enflé ; malgré cela, il a refusé ; il dit qu'il peut commander assis et qu'il restera ici.

— Brave cœur, fit le capitaine... Eh bien, quoi, une panne ?

Müller, succédant à Paul Harzel, venait de prendre la manivelle et la tournait avec rage : le moteur ne bronchait pas !

— C'est insensé, bégayait Paul Harzel, j'ai tout revu; et hier il ronflait si bien!

Mettre le moteur principal en mouvement à l'aide de l'hélice verticale, il n'y fallait pas songer; dans l'étroit espace où il était prisonnier, l'aéroplane ne pouvait opérer qu'une ascension droite, par conséquent, à l'aide du moteur auxiliaire qui actionnait l'hélice horizontale.

Celle-ci ne se présentant pas aux manipulations de mise en marche que permettait l'hélice verticale, force avait été de recourir à la manivelle sur laquelle Müller s'escrimait sans résultat. Il se releva, le front ruisselant de sueur.

— Je n'y comprends rien, fit-il, nous voici cloués ici avec toi : c'est une fatalité!

— Non pas, Müller, fit Paul Harzel, nous avons toujours la ressource de traîner l'Africain hors du camp et de partir par les anciens moyens, en roulant sur le sol... Vingt mètres de champ et nous nous enlevons.

Mais, tournant la tête du côté où l'opération de lancement paraissait possible en raison de la déclivité du terrain et de l'absence de broussailles, le capitaine Frisch montra à 500 ou 600 mètres une

masse sombre qui avançait : le canon venait de la saluer, coup sur coup, de deux obus à la mélinite. Il ne fallait pas songer à traîner l'aéroplane de ce côté.

Et sur les autres faces, le feu était ouvert! C'était l'attaque concentrique.

Les musulmans, décidés à aborder leurs adversaires et à les étouffer, coûte que coûte, dans une lutte sans merci, marchaient sans se soucier des pertes...

— Le gicleur ne donne pas, fit Müller qui, fiévreusement, cherchait dans le carburateur la raison de la panne incompréhensible.

A cette indication, Paul Harzel répondit par une exclamation qu'il fit suivre immédiatement d'une lourde injure à sa propre adresse; puis, il balbutia presque à voix basse :

— Le robinet d'essence... je l'ai fermé hier soir... je l'avais oublié!

Un juron lui fit écho, renchérissant sur l'épithète qu'il ve-

nait de se décocher lui-même. C'était Müller qui se soulageait.

Aussitôt que Paul Harzel eut ouvert le robinet qui interceptait l'arrivée de l'essence au carburateur, Müller, d'un quart de tour de manivelle, mit le moteur en mouvement : puis, il sauta à sa place, empoigna le volant et embraya l'hélice à vitesse réduite.

— Ecartez-vous, l'appareil va peut-être pivoter sur lui-même, en quittant le sol.

Sur le point de donner à l'hélice horizontale la vitesse nécessaire pour lui permet-

l'officier retomber inerte le long de son corps...

Mais, déjà, faisant jouer la manette qui donnait accès aux gaz de la carburation, Müller imprimait à l'hélice horizontale une vitesse de 2,000 tours : lentement, l'aéroplane se décollait du sol et montait, comme attiré vers le zénith par une force invisible. En quelques secondes, il domina le parapet...

Alors, un ronflement se fit entendre, la grande hélice à son tour se mettait à tourner, et le mouvement d'ascension de l'oiseau se mua soudain en un mouvement de translation qui l'emporta en quelques secondes hors du camp.

Le pied sur la pédale qui actionnait le gouvernail de profondeur, le lieutenant Müller le braqua vers le ciel pour gagner de l'altitude le plus vite possible.

Mais, quelque hâte qu'il eût mise à effectuer ce mouvement, la grande hélice l'entraînait, avec une rapidité telle, qu'il n'était pas à plus de 50 mètres du sol quand il passa au-dessus des lignes ennemies, lancées à l'assaut du camp français.

Elles étaient denses, sinieuses, hurlantes.

Müller serra nerveusement son volant, et Paul Harzel se recroquevilla dans son baquet.

L'aéroplane allait être criblé de balles au passage, et, à si courte distance, la partie cuirassée de la nacelle serait infailliblement traversée...

Il n'en fut rien : soit que la stupeur causée par l'apparition du monstre ailé eût paralysé les assaillants, soit qu'ils craignissent, de leur côté, une décharge de mitrailleuse au passage, ils ne tirèrent point, tout d'abord, et quand quelques-uns d'entre eux y songèrent, l'esquif aérien s'enfonçait dans l'azur, narguant la poursuite des balles...

Derrière lui, la fusillade faisait rage et le grondement du canon, dont les coups se précipitaient sans interruption, montait vers les aviateurs comme un glas d'agonie...

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT,
(Commandant DRIANT.)



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Le faisceau lumineux balaya la plaine, une masse grouillante apparut. (P. 53, col. 1.)

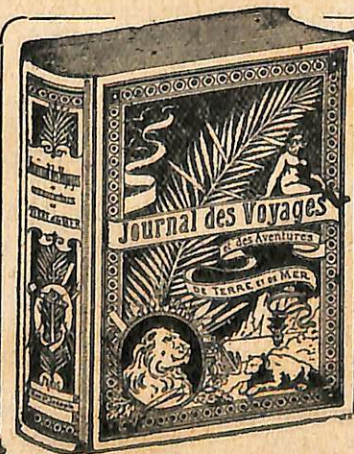
tre de se vriller dans l'air en soulevant l'Africain et ses passagers, il se retourna vers Frisch...

— Au revoir... ami! courage... nous revenons.

Debout sur le parapet, insoucieux des balles qui voltigeaient comme des mouches venimeuses dans tous les sens, le capitaine leva le bras...

— Adieu!

Les aviateurs perçurent nettement ce mot que suivit presque aussitôt un cri étouffé. Paul Harzel, qui faisait, à ce moment, un geste d'adieu, vit le bras de



L'Année reliée du Journal des Voyages

POUR LES ETRENNES

Présentée dans une reliure de grand luxe, l'année 1911 du Journal des Voyages forme un superbe volume d'étrennes contenant plusieurs grands romans d'aventures, des récits d'explorations, de nombreux articles variés et abondamment illustrés.

Ses nombreux dessins, ses superbes pages en couleurs en font le livre d'étrennes le plus désirable et le plus séduisant.

On trouve l'année reliée 1911 en vente chez les libraires et dans les grands magasins. Nous l'enverrons franco contre mandat de 11 francs adressé à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre.